

PRINCE HENRI D'ORLÈANS

DU
TONKIN AUX INDES

JANVIER 1892 — JANVIER 1894

ILLUSTRATIONS DE G. VUILLIER

PARMI LES PHOTOGRAPHES DE L'ARMÉE

DESSINÉ PAR J. HERVÉ

CARTES ET APPENDICE GÉOGRAPHIQUE

ÉRIC BRY

TRAVERSÉ DE TONKIN



PARIS

CALMANN LEY, ÉDITEUR

1, rue d'Orléans, 1

1892

riches de travail, lorsque nous nous arrêtons sur l'emplacement d'un ancien campement, de tout petits morceaux de bois séchés ou de minuscules charbons. De ces bûches, il fait un tas au milieu duquel il place le morceau de matière à brûler au briquet, puis, faisant soudainement voile de charbonde avec ses deux mains, il soufflé en bas. Lorsque les charbons ont pris feu, il place délicatement, sur le tas, des bûchettes de bois sur le foyer et continue à souffler; quand le feu est apparu, ce sont des morceaux plus longs, le feu est établi.

Sur la soirée, bien que le guide ne nous ait pas quittés.— à quel endroit de pluvier? — nous faisons des réflexions qui ne sont pas précisément modernes de nous. Nous n'avons à nous que d'une demi-lieue et nous n'avons cependant un jour de séjour; il nous en reste quinze ou nous réfléchissant. Que devons-nous si le guide n'aime pas de parler? Bien sûr, nous sommes perdus dans le désert de la région de nos langages en route, quelle à les voyageurs chercheurs d'Asie; ce serait une grande perte de temps, mais à tout fait il faut passer et manger.

Après notre entrée tant désirée à Kamphi, nous n'avons que des soucis; alors que nous considérons le voyage comme presque fini, voilà les plus grandes difficultés qui commencent. Les Hindous n'ont pas le même droit que nous de gagner les Indes, et, malgré la promesse d'une récompense par homme et par jour, la perspective de vingt et quelques jours d'absence de chez eux, avec la possibilité de ne pas le traverser en retour ne leur sont guère. Quand il nous, il ne peut être question de revenir à Kamphi et de prendre une autre route, ce serait encore les mêmes difficultés, des porteurs à trouver et un long trajet sans maison. Il faut aller maintenant de l'autre, mais il ne s'agit pas de pluvier, ce n'est pas de l'eau qu'il s'agit, mais de la simple nourriture, et, par un manque de prévoyance, nous portons nous-mêmes et nos hommes dans une situation dangereuse.

19 novembre. — Le guide vient dans la matinée, et guide à lui nous avons deux porteurs supplémentaires et quinze jours de séjour. Il faut partir sans perdre de temps.

Nous marchons le long d'un torrent, dont l'eau bleue glisse seule au milieu des grands arbres; c'est le Nam-long. La route est mauvaise; tantôt on va le long du torrent en contournant des rochers, tantôt on marche dans le bois. Pour s'élever de la berge au bois on fait des gringettes presque à pic en utilisant des racines. C'est une réduction des difficultés de Nam-long; les dangers recommencent. Vers quatre heures, nous traversons le torrent sur un petit radeau de bambou qu'un Hindou manœuvre avec un double bâton. Le lieu du passage l'eau est tranquille et très profonde.

Nous campons sur un banc de galets. On remarque en plusieurs endroits des espèces curieuses d'escaliers de petits plaques de lamelles calcaires. Les rochers disposent cette curieuse corolle sur les lignes et les parolles; mais je vois qu'ils y attachent quelque idée religieuse, que c'est pour eux une superstition plutôt que la croyance à une puissance qui serait absolument inefficace contre les lettres brèves.

Le voyage ne s'annonçait pas trop mal, si quatre de nos hommes n'étaient la fièvre, qu'ils ont dû prendre à Kampt. Le plus jeune de la bande, Lucetti, surtout nous inquiète, il semble d'être épuisé. Avec son bon cœur, ajoutez sa grande charge de robes légères qui portait Lucetti. Nous distribuons aux malades des chemises de flanelle, de la quinine et deux paines. Nous ne pouvons, hélas! faire plus; il faut qu'ils souffrent, et nous avons le cœur serré en pensant qu'un bonno même du voyage il pourrait arriver malheur à un de nos hommes-gai, par leur constitution, leur âge et leur épuisement ont gagné tout de suite à notre affliction.

28 novembre. — La journée est longue. Nous commençons de marcher sur marches et patilles dans les torrents dont nous avons souffert avant Kampt; ici, c'est encore plus dur qu'auparavant, car il faut monter, et, tant en descendant, je ne puis m'empêcher de songer aux renseignements qu'on nous a donnés à Kampt. Finalement nous n'ai qu'un seul marchand plus dans les torrents. Quel un malheur! But Butang, il nous assurait qu'il n'y avait aucun moyen de se tromper; selon lui, il n'y avait qu'une route; il aurait pu ajouter que, la plupart du temps, il n'y avait pas de route du tout; sans guide, il serait impossible de deviner en passant.

Le bois semble être très peu; nous trouvons sur le sol les traces de vieilles habitations sans la forme d'impressions par les grands animaux à leur passage; ce sont des sillons, des lignes et même des échantillons.

1^{re} décembre. — Nous quittons le village de Nao Tsi par un sentier sous bois sous bois. On y trouve les traces de constructions en bois sans aucune par habités. Les traces des pieds et charnières sont très bien par des échantillons qui par leurs passages agitaient et chargeaient le sentier. Pongkingling — c'est le nom du guide — m'explique que ce sont des échantillons à deux roues et que leur chair est très bonne. Leurs traces ne sont pas aussi grandes que celles que j'ai vues à Sandochanda.

Dans cette marche sous bois, nous arrivons à une petite clairière où une source d'eau pure forme un espace ouvert comme une flaque de sanglier. Sur un grand arbre, à une dizaine de mètres de hauteur, est disposée une petite terrasse en bambou où un chamois peut s'élever. Le trou des échantillons ou des lignes à l'échelle, au haut de son = petit chamois = il ne court pas grand risque.